

La vérité

La vérité s'entend comme être ou comme relation (de correspondance ou de cohérence).

1) La vérité, c'est d'abord ce qui est, le réel (: vérité de l'être). Dire " c'est vrai ", c'est dire " c'est réel, cela existe ". Puisque la vérité est l'adéquation de soi à soi, il faut dire que **tout ce qui existe est vrai**. Même une erreur ou une illusion sont vraies, au sens où elles existent vraiment comme erreur ou comme illusion.

2) La vérité, c'est aussi ce qui **correspond** exactement à ce qui est : vérité de la connaissance. Elle ne caractérise pas alors le réel, mais soit :

a) **La relation d'adéquation ou de correspondance entre la pensée et ce qui est**, entre l'idée et la chose. Est vraie la pensée qui dit ce qui est comme cela est (c'est alors une connaissance). On parle en ce sens de *vérité matérielle* ou de **vérité de fait**.

b) **L'accord de la pensée avec elle-même**. On parle en ce sens de **vérité logique**, de **vérité formelle** ou de **vérité de raison**. On parle encore de **validité** de la pensée.

N.B. 1 : La **cohérence** formelle de la pensée repose sur trois **principes** :

1) l'**identité** (*une chose est ce qu'elle est*) ;

2) la **non-contradiction** (*une chose n'est pas ce qu'elle n'est pas, ou : une même chose ne peut pas être et ne pas être en même temps sous le même rapport*) ;

3) le **tiers exclu** (*une chose est ou n'est pas, il n'y a pas de troisième possibilité*).

N.B. 2 : Les principes de la pensée permettent toute démonstration, donc **tout savoir**. Mais ils sont **indémontrables**, car demander leur preuve mènerait à une **régression à l'infini**. La raison doit-elle alors s'incliner devant leur **évidente certitude** ? Ou doit-elle plutôt reconnaître, dans son impuissance à prouver les principes, l'argument décisif en faveur de sa propre incertitude et du doute porté sur toute démonstration ?

La vérité-correspondance relève du langage et du jugement.

La vérité-correspondance ne concerne pas l'objet dont on parle, mais ce qu'on en dit. Elle ne caractérise pas le réel, mais les **propositions** énoncées à son propos. Elle relève du **langage** ou des **croyances** sur la réalité.

Par exemple, ce n'est pas l'ami qui est " vrai ", mais **ma croyance** (s'exprimant par diverses propositions) que je peux compter sur lui. De même, un " faux " Picasso est tout aussi réel qu'un Picasso véritable. Ce qui est faux ici, c'est la croyance ou la proposition implicite " ce tableau est un Picasso ".

Certains **usages du langage** ne relèvent cependant ni de la vérité ni de la fausseté : une question ou un ordre, par exemple, ne sont ni vrais ni faux - de même que les jugements de **valeur**.

C'est que la vérité ou l'erreur ne concernent que le langage **descriptif**, quand on affirme ou nie quelque chose à propos d'un objet (le sujet de la phrase). C'est **juger** : c'est dire quelque chose d'une autre chose ou de quelqu'un, et penser que l'on dit vrai. La vérité désigne ainsi une **relation** de conformité entre un **jugement** et son **objet**. En clair : la proposition " il neige " n'est vraie que si, en fait, il neige.

Relation entre la vérité formelle et la vérité matérielle.

Certaines propositions peuvent être toujours vraies en vertu de leur seule forme logique. La cohérence suffit alors à établir la vérité ou la **validité** de la pensée : on parle de **vérités de raison**, de **vérités nécessaires**, de **vérités identiques** (voir Leibniz, *Nouveaux Essais*, VI, 2), ou encore de **tautologies** (en grec : " répétition du même ").

Par exemple, la proposition " Tous les canards sont des canards " est toujours vraie, du fait de sa structure logique. Elle est vraie indépendamment des faits et même de la signification des termes (ainsi, " Tous les yarglâs sont des yarglâs " est également toujours vraie...).

La vérité est ici connue **a priori**, sans recourir à l'**expérience**. Mais, sans doute pour la même raison, les vérités de raison ne nous apprennent rien sur le monde !

On dira que la vérité formelle est une **condition nécessaire** mais **non suffisante** de la vérité matérielle. Nécessaire, car certes une pensée contradictoire n'exprimerait aucun état possible du réel, et ne saurait donc lui correspondre (par exemple, une phrase syntaxiquement mal construite n'est ni vraie ni fausse...). Mais pas suffisante, car une pensée sans contradiction interne peut tout aussi bien ne correspondre à rien ou contredire la réalité. En plus de sa cohérence formelle, une **vérité portant sur ce qui existe** suppose donc d'être **vérifiée par l'expérience**.

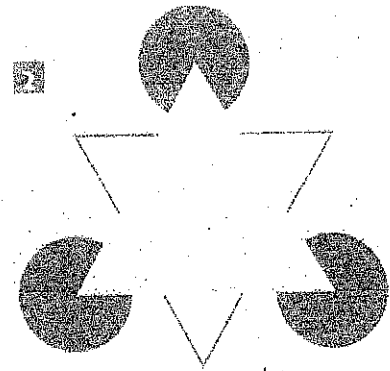
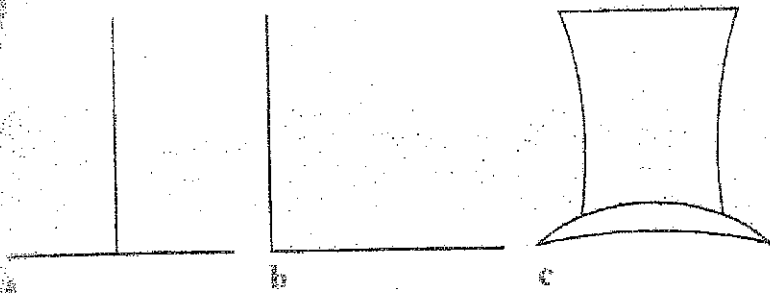
Par exemple, on ne peut établir la vérité de l'affirmation " CoinCoin est un canard " qu'**a posteriori**, c'est-à-dire qu'après une enquête **empirique**. Il n'y a en effet nulle nécessité logique à ce que CoinCoin soit un canard (on peut concevoir sans contradiction qu'il est un cygne). C'est là une **vérité contingente** ou **non nécessaire**, c'est-à-dire dont le **contraire est possible** ou **non contradictoire**.

La pensée a-t-elle besoin de la vérité ?

La sophistique ou la négation de la vérité au profit du désir et de la force.

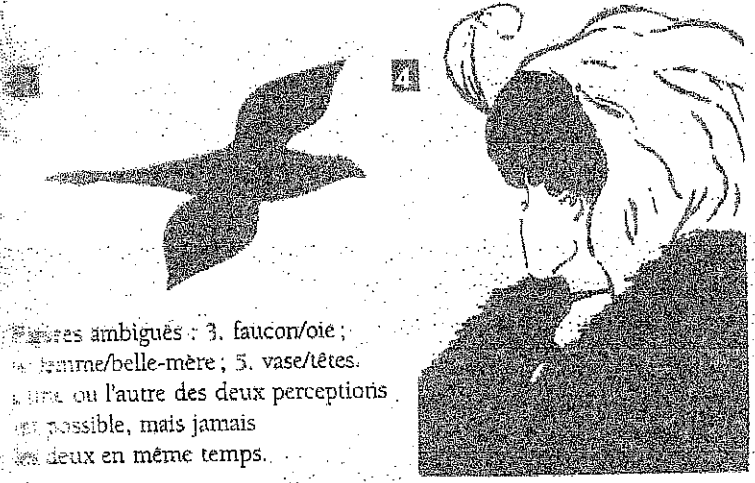
Peut-on, pour penser, se passer de la vérité et affirmer que rien n'est vrai ? C'est ce que fait la **sophistique**. Est sophistique toute pensée soumise à autre chose qu'à la vérité et qu'à la raison, ou qui soumet celles-ci à la force, à l'intérêt, au désir, à l'idéologie, - bref, à autre chose qu'elles-mêmes. Mais nier la vérité, c'est ne plus reconnaître aucune

... l'interprétation du monde : notre perception ne reçoit pas passivement les données
 ... elle les interprète pour nous permettre de nous adapter plus rapidement aux situations.
 ... de certaines illusions d'optique montre bien le travail neurologique de traduction des
 ... sensorielles.

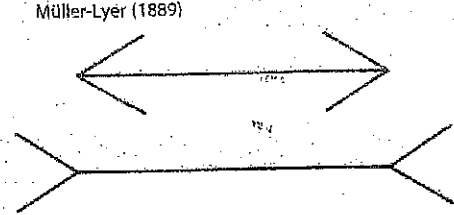
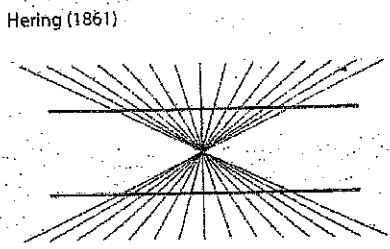
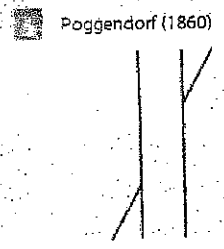
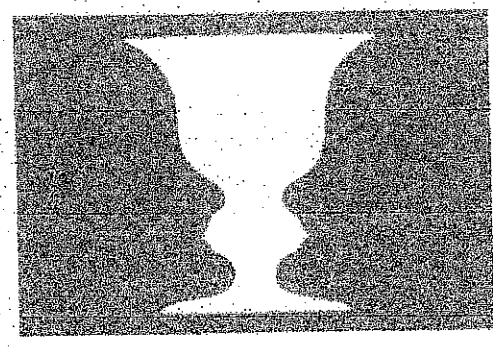


1. Dans la figure a, la ligne verticale apparaît plus grande que la ligne horizontale.
 2. On observe le même phénomène dans l'illusion du chapeau haut de forme
 3. Pourtant l'illusion cesse dans la figure b.

Le triangle de Kanizsa présente une
 brillance et des contours illusoire,
 renforcés si l'on place du papier-
 calque sur le motif et/ou si on le
 regarde d'une certaine distance.



Figures ambiguës : 3. faucon/oie ;
 4. femme/belle-mère ; 5. vase/têtes.
 On ne peut percevoir l'une ou l'autre des deux perceptions
 en même temps, mais jamais
 les deux en même temps.



Poggendorf (1860)

Hering (1861)

Müller-Lyer (1889)

Frisby, De l'œil à la vision, Fernand Nathan.
 1. Illusion du chapeau haut de forme, ill. 9, p. 14
 2. Le triangle de Kanizsa, ill. 127, p. 118
 3. - 4. - 5. Figures ambiguës, ill. 17, p. 19
 6. Illusions géométriques, ill. 104, p. 105

Questions

- Ces curiosités optiques ne sont pas seulement divertissantes ; elles nous renseignent sur notre façon de percevoir. Notre perception se contente-t-elle de refléter passivement le monde ? Peut-on parler d'une image fidèle de la réalité ?
- Dans la figure ambiguë femme/belle-mère, comment passe-t-on d'une perception à l'autre ? En quoi les processus perceptifs peuvent-ils être comparés à ceux de la lecture d'un texte ?
- Pourquoi ne sommes-nous pas conscients de ce travail de lecture et d'interprétation dans la perception courante ?

mesure commune aux pensées. Comme Protagoras, c'est affirmer que " l'homme est la mesure de toute choses ". De sorte que " ce qui paraît à chacun est la réalité même " (Aristote, *Métaphysique*, K, 6 ; voir aussi Platon, *Théétète*, 152a). La " vérité " devient relative à chacun (**relativisme**). Mais alors, comment départager les opinions, si ce n'est pas par la vérité ? Réponse : par la force et l'intérêt. On choisira les **opinions** et les **interprétations** les plus avantageuses pour l'individu et la collectivité. Ce règne de l'opinion est celui des **désirs**, que ce soit ceux du **sujet** ou ceux de la **société**.

Mais penser selon ses désirs, est-ce vraiment penser ? Remarquons que, parce qu'elle ignore ses propres raisons, l'**opinion** se croit sans cause, et le sujet croit alors la penser **librement**. De là sans doute la grande prise qu'offre l'opinion aux manipulations et aux instrumentations. Elle est l'arme privilégiée du **pouvoir** et de la **domination**. Ainsi, la **rhétorique** entend-elle dominer par la **séduction** de l'opinion. Et finalement, le but profond de la sophistique n'est-il pas de faire admettre que, si l'on peut **penser n'importe quoi**, alors on peut **dire et faire n'importe quoi** ? C'est une forme de **nihilisme** : rien n'a de valeur et tout se vaut. Le sophiste instrumente la raison et la vérité pour servir ses intérêts personnels

Penser au nom de la vérité : de l'opinion à la raison.

Cela ne donne pourtant pas **raison** à l'opinion, puisqu'elle ne peut pas **donner ses raisons**. Et s'il lui arrive de dire la vérité, cela n'en fera jamais rien de plus qu'une **opinion droite** - non pas une **connaissance**.

L'opinion n'est pas une véritable pensée : elle ne s'interroge ni sur le monde ni sur elle-même (ce qu'elle est, ce qu'elle pense). Pour elle, tout va de soi. Mais son absence d'inquiétude ou de **doute** n'est pas l'expression d'une **certitude** issue d'une **examen rationnel**. Elle traduit plutôt une adhésion spontanée, habituelle et non réfléchie aux **apparences** et aux **croyances**. Or, on ne sait pas vraiment ce qu'on pense avant de pouvoir en donner des **raisons résistant au questionnement rationnel**.

Finalement, le **relativisme** de la vérité se détruit lui-même : il se contredit quand il se présente comme vrai (non relatif), - le **silence** serait ici plus avisé. Et la **sophistique** dissout la pensée : sans la vérité, toutes les pensées et tous les discours s'équivalent et s'annulent les uns les autres. On peut alors tout dire de tout, ce qui revient à ne rien dire ni penser de rien !

C'est pourquoi la **pensée suppose la vérité**. Cela ne réfute sans doute pas la sophistique, mais cela seul rend possible la pensée. Penser, c'est se soumettre à la vérité, reconnue comme universelle et objective

C'est faire le choix de la **raison**, et accepter d'exposer sa pensée à la réfutation. Ce fut le choix des Lumières

Notre rapport à la vérité : scepticisme et dogmatisme

Penser selon la vérité, est-ce nécessairement la connaître ? Peut-on avoir une connaissance parfaite de la vérité ? Deux positions s'opposent ici : dogmatisme et scepticisme.

Le dogmatisme et les critères de la vérité

Pour le **dogmatisme**, nous pouvons connaître avec **certitude** la vérité, en elle-même. Notre **jugement** peut échapper au **doute**. Mais comment obtenir cette certitude de connaître la vérité ? Quel en est le **critère** ? Ce peut être l'**évidence**, comme le pense Descartes : " les choses que nous concevons fort clairement et distinctement, sont toutes vraies " (*Discours de la méthode*, IV ; voir aussi les *Méditations métaphysiques*).

Ce peut être la **démonstration**, comme le pense plutôt Leibniz, où les jugements s'enchaînent selon une nécessité purement logique, et où le formalisme du **calcul** remplace la subjectivité de l'**intuition**.

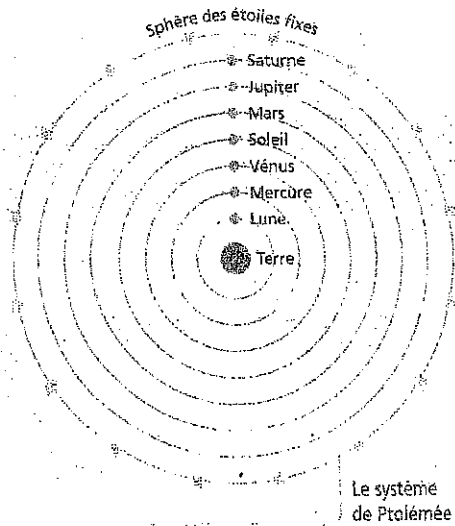
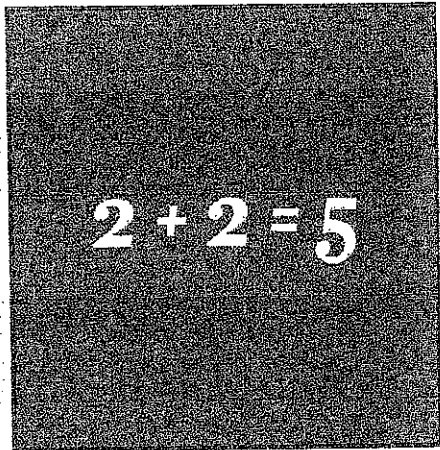
Le scepticisme et la vérité approchée

Que prouvent cependant ces critères ? Une **évidence**, c'est ce dont nous ne pouvons pas douter. Cette intensité subjective prouve-t-elle autre chose que notre **impuissance** à la refuser ? " La croyance forte, dit Nietzsche, ne prouve que sa force, non la vérité de ce qu'on croit " (*Humain, trop humain*, I, § 15). Une démonstration, c'est un raisonnement ayant valeur de **preuve**. Mais quelle preuve avons-nous de la **fiabilité de la raison** ? Comment **prouver la preuve** ? C'est là le **cercle** de tout dogmatisme.

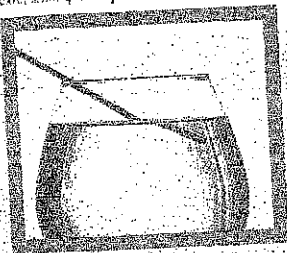
C'est là aussi la principale **raison** du **scepticisme**, qui se garde de parler de certitude absolue. Si les hommes ne peuvent " apercevoir les choses que par les formes de leur connaissance ", et si donc " nous n'avons aucune communication à l'être " (Montaigne, *Essais*, II, 12), alors le **doute** apparaît comme l'attitude la plus raisonnable. Mais s'il se veut rigoureux, et ne pas tomber dans la contradiction d'un **scepticisme dogmatique** (certain de l'incertitude), le scepticisme doit aussi douter de lui-même : il doit être **sceptiquement sceptique**. C'est la question de Montaigne : " Que sais-je ? " Ce n'est pas là un refus de la vérité, mais seulement de notre prétention à la connaître définitivement, c'est-à-dire à arrêter notre **recherche**. " Le vrai scepticisme est mouvement vers la vérité " (Merleau-Ponty), mais par l'élimination progressive - et **interminable** - du faux. La **connaissance** n'en finit pas d'**approcher la vérité**. " La vérité ne nous est jamais donnée immédiatement ni absolument : la connaissance même qui y conduit nous en sépare !

VERITE ET REALITE

Brainstorming:



La première fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé: la sensation est vraie; et elle ne laisserait pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: Un bâton brisé, et il dit vrai, car il est très sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, et qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux. Pourquoi cela? Parce



qu'alors il devient actif, et qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir, que le jugement qu'il reçoit par un sens serait confirmé par un autre. Puisque nos étroits viennent de nos jugements, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper; nous serions plus heureux que nous ne pouvons l'être de notre savoir.



Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur. Une illusion d'optique, par exemple, est nécessaire et insévitable alors qu'une erreur de calcul est contingente et évitable. En effet, même en sachant qu'un bâton plongé dans l'eau n'est pas en réalité brisé, je continuerai à le voir comme tel, alors que si je me suis trompé en calculant,

je peux, en refaisant mon opération, corriger l'erreur qu'elle comportait. A partir de cette distinction, quel statut doit-on donner à l'illusion perceptive? Est-elle à placer du côté de ce qui existe ou de ce qui n'existe pas? Est-elle plus proche du vrai ou du faux?